

parents au village de Saint-Vincent-de-Paul. Tout le monde l'aimait, on me l'a depuis bien souvent répété. Elle était, en effet, remarquablement douée des qualités de l'esprit et du coeur, et, pourquoi ne pas le dire, fort jolie, avec ses beaux yeux noirs, son large front, ses traits réguliers, son teint pur et blanc et ses joues toujours roses. Sa sainte mère, veuve et pauvre, mais si digne, l'avait élevée dans les meilleurs sentiments chrétiens. Dans toute la parenté — de la famille Désormeaux — on était fier de la petite Marie-Malvina. On se plaisait à lui prédire, dans le monde, des plus légitimes et les plus brillants succès. Mais elle, en fréquentant au couvent qu'avait fondé à Saint-Vincent Mère Caron, avait vu à l'oeuvre les Soeurs de la Providence. Dieu avait parlé à son coeur, par leur exemple, un langage mystérieux, dont le bon curé Lavallée lui avait expliqué le sens. Elle se sentait appelée ! Elle entra au couvent !

* * *

Ce qu'elle a été depuis, au noviciat, dans les missions, à l'Hospice Auclair, à Saint-Thomas, chez les Sourdes-Muettes, à Bécot, aux Incurables, c'est le secret de Dieu. Je sais qu'elle était très estimée dans sa famille religieuse, très aimée des pauvres et des orphelins qu'elle assista, en particulier de ces chères enfants sourdes-muettes, à qui elle se dévoua toute jeune soeur pendant des années, et auprès de qui elle revint, comme supérieure de l'Institution, il y a quelques dix ou douze ans.

Sa vie a sans doute été celle de toutes ses soeurs en religion, une vie de sacrifices et de dévouement, et, le plus souvent, une vie qui s'ignorait elle-même. Se donner aux autres pour Dieu leur devient si naturel, à ces bonnes filles de Mme Gamelin, qu'elles finissent par ne plus s'apercevoir qu'elles se dévouent. Une soeur Marie-Rose mettait à cela un tel sérieux, une telle con-